

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

Coloured covers/
Couverture de couleur

Coloured pages/
Pages de couleur

Covers damaged/
Couverture endommagée

Pages damaged/
Pages endommagées

Covers restored and/or laminated/
Couverture restaurée et/ou pelliculée

Pages restored and/or laminated/
Pages restaurées et/ou pelliculées

Cover title missing/
Le titre de couverture manque

Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées

Coloured maps/
Cartes géographiques en couleur

Pages detached/
Pages détachées

Coloured ink (i.e. other than blue or black)/
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)

Showthrough/
Transparence

Coloured plates and/or illustrations/
Planches et/ou illustrations en couleur

Quality of print varies/
Qualité inégale de l'impression

Bound with other material/
Relié avec d'autres documents

Continuous pagination/
Pagination continue

Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure

Includes index(es)/
Comprend un (des) index

Title on header taken from: /
Le titre de l'en-tête provient:

Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.

Title page of issue/
Page de titre de la livraison

Caption of issue/
Titre de départ de la livraison

Masthead/
Générique (périodiques) de la livraison

Additional comments: /
Commentaires supplémentaires:

This item is filmed at the reduction ratio checked below /

Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	14X	18X	22X	26X	30X
<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input checked="" type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>
12X	16X	20X	24X	28X	32X

FEUILLETON ILLUSTRÉ

PARAISANT LE JEUDI

\$1.00 PAR ANNÉE

MORNEAU & CIE., ÉDITEURS

2 CENTS LE NUMÉRO

LES DEUX DUCHESSES

DEUXIÈME PARTIE—L'INTENDANT BERNARD

XII—OU L'ON VOIT, UNE FOIS DE PLUS, QUE L'ON A QUELQUES FOIS BESOIN D'UN PLUS PETIT QUE SOIT

—Enfin, je vous prierai d'avoir assez de confiance en moi pour me laisser emporter mon ouvrage, sans me demander mon adresse.

—Oh! madame la duchesse! fit Mme Lapierre. Si vous saviez combien je vous aime, combien je vous respecte et vous admire, en ce moment, vous me parlez comme à une mère, dont j'ai l'âge, après tout, vis-à-vis de vous, au lieu de me traiter en étrangère. Non, je ne vous demande rien, je ne veux rien savoir; vous êtes ici chez vous. Disposez de moi, de tout ce que je possède. Ah! je voudrais être riche, aujourd'hui, pour vous, comme j'ai souvent rêvé de l'être pour mon fils...

Elle s'arrêta.

En parlant de son fils la terreur lui avait repris qu'il ne rentrât avant que Orlémond, dont, pour une minute, elle avait oublié l'existence et la présence, ne fût parti.

—Meroi, madame Lapierre, fit la petite Duchesse en l'embrassant.

J'avais rêvé, moi aussi, un instant, de devenir votre sœur, en devenant la belle-mère de votre fils... cela ne dépend plus de moi...

Sa voix faiblit.

—Et je ne puis plus qu'aimer ceux que j'aime et que j'aimerais toujours, sans agir pour eux.

Elle pensait à Annette, à Annette partie, sans un adieu...

et qu'elle ne reverrait plus. Les deux femmes étaient pâles et se tenaient les mains. Le malheur et la souffrance les rapprochaient, les confondaient.

Ce fut Jeanne qui reprit son sang-froid la première.

—J'oublie que je suis pressée! soupira-t-elle. Pouvez-vous

me donner quelque chose à emporter, dès ce soir?

—A l'instant! s'écria précipitamment madame Lapierre.

En effet, sans presque savoir ce qu'elle faisait, Mme Lapierre réunit à la hâte un certain nombre d'ouvrages commencés par ses ouvrières ordinaires, en fit un paquet et le remit à la petite Duchesse.

Dans son zèle, la mère de Gaston avait fait un paquet gros et lourd.

Jeanne le saisit avec joie, bien qu'il pesât visiblement à son bras peu fait aux fatigues.

—Meroi, dit-elle encore.

Elle embrassa de nouveau Mme Lapierre, et se dirigea résolument vers la porte.

Ernestine l'y avait précédée.

—Pourvu qu'elle ne se trouve pas en face de Louis Orlémond! pensait-elle.

Elle ouvrit la porte avec une affreuse palpitation, s'attendant à quelque apparition terrible.

Elle ne vit personne. Les deux femmes traversèrent la petite entrée. Elle était vide. Jeanne sortit.

Mme Lapierre rentra dans son appartement, le visita. Louis Orlémond n'était plus là.

—Parti, murmura-t-elle avec soulagement.

Mais il reviendra, reprit-elle, toute frissonnante.



— Oh! que j'ai soif, ajouta-t-elle plus bas, et ses yeux se reformèrent.

Quels malheurs ont donc frappé cette noble et sainte femme ?
Quels malheurs nous menacent encore ?

XIII

JEAN BRUNEAU

Cependant, sa conversation avec la « petite duchesse » avait rassuré Mme Lapierre jusqu'à un certain point, tout en l'affligeant.

Elle ne connaissait rien des événements accomplis.

Tout ce qu'elle savait c'est que le duc et la duchesse avaient quitté l'hôtel de Neuilly et que Mlle de Kandos l'avait également quitté.

La lettre dont Annette avait parlé à sa mère, et que la Mariquita s'était engagé à faire parvenir à son adresse, avait prévenu Gaston.

Voici d'ailleurs le texte cette lettre :

« GASTON,

« Je suis obligée de m'éloigner pour quelque temps.

« Je ne cours aucun danger, et vous recevrez de mes nouvelles.

« Soyez calme.

« Ne faites pas de démarche imprudente.

« J'ai besoin de tout mon courage et de toute ma force.

« Nous nous reverrons, je te le jure !

« Quand ?

« Je l'ignore !

« Je t'aime !

« ANNETTE. »

Cette lettre avait bouleversé le jeune homme.

Que s'était-il passé ?

Sachant ce qu'il savait par les confidences d'Annette, il avait entrevu quelque chose de la vérité, ou, plutôt, son imagination lui avait fait craindre les événements les plus tragiques et les plus effrayants.

Sans tenir compte des recommandations de la lettre, il était parti comme un fou.

Il s'était rendu à Neuilly, pour voir la duchesse, se disant que par elle, il aurait des renseignements sûrs et positifs.

L'hôtel était vide !

Et ce brusque départ, cette disparition, pour mieux dire, d'une famille entière, avait achevé de pousser au paroxysme ses angoisses d'amoureux.

Qu'était devenue Annette ?

Pourquoi avait-elle fui ?

Était-elle avec le duc et la duchesse ?

Était-elle partie seule ?

Le coup lui fut d'autant plus cruel, qu'il le frappait au moment où la joie et l'espoir remplissaient son cœur ; au moment où il venait d'écrire au duc :

« Je suis prêt à épouser Mlle Annette de Kandos ! »

Du moment où il l'acceptait, il savait que ce mariage était possible.

Et du moment où Annette, connaissant l'existence de Louis Orléans, consentait à porter ce nom, suppliant Gaston de n'être pas plus scrupuleux qu'elle-même, il pouvait calculer presque le jour où celle qu'il aimait serait à lui.

Tout à coup le bonheur lui échappait, où, du moins, il s'éloignait.

Tout à coup, il sentait, sans les connaître, que de graves événements menaçaient le bonheur qu'il croyait déjà posséder.

Il y avait de quoi l'effrayer, le désespérer.

Aussi, était-il rentré chez sa mère, après sa visite à Neuilly, dans un état d'agitation extrême.

Il avait beau la relire, la lettre d'Annette ne lui disait rien qui fût de nature à le rassurer, à l'éclairer.

Un instant, il eut cette peur horrible que la jeune fille, après y avoir réfléchi, n'eût reculé devant l'idée de s'unir au fils d'un assassin, d'un forçat échappé du bagne.

— C'est cela ! se dit-il. Après un premier mouvement d'enthousiasme et de passion, elle a envisagé la réalité.

Mon nom lui fait horreur... Elle voudrait, elle veut se dégager.

Insensé d'avoir cru qu'elle pouvait être ma femme !

Son père est complice du mien, pense-t-elle ! Qu'importe ? Il est duo ! Il s'appelait Paul de Kandos ! Il n'a jamais été flétri par la justice !...

Ah ! je le savais bien que je la perdrais, le jour où elle posséderait mon abominable secret !

Mme Lapierre avait, en vain, essayé de calmer, de rassurer son fils.

Elle, non plus, elle n'avait pas foi !

Elle, non plus, elle ne croyait guère au bonheur, ni pour elle, ni pour les siens.

Ne pouvant tenir en place, il était sorti pour épuiser son ardeur morale, et briser son désespoir par la fatigue physique.

O'était alors que Louis Orléans s'était présenté, au sein de sa famille, suivant son expression ironique.

Restée seule, la pauvre femme songea à tout ce que nous venons de dire.

Tout à coup, un pâle rayon d'espérance anima son visage où se lisait la trace de toutes les douleurs.

La visite de Mme de Kandos, lui annonçant leur ruine et leur départ, cachant sa nouvelle demeure, demandant de l'ouvrage pour gagner son pain quotidien, expliquait la disparition d'Annette et l'étrangeté mystérieuse de sa lettre à Gaston.

Evidemment, il s'était produit quelque événement tragique, foudroyant, qui avait renversé cette famille des hauteurs qu'elle occupait.

Ce n'était donc pas la révélation du vrai nom de la famille Lapierre qui séparait Gaston d'Annette.

Annette aimait toujours Gaston, ne rougissait pas de lui.

Au contraire, la ruine, le malheur ne pouvaient que la rapprocher de lui, en diminuant la distance sociale qui les séparait.

Cette idée fit du bien à la mère, car elle songea que cette idée mettrait un peu de baume sur la plaie saignante de son fils.

D'ailleurs, la demande de la petite duchesse prouvait sa quelle estime on les tenait.

O'était une marque de confiance et même d'affection.

Oui, Gaston se trompait sur l'interprétation de la conduite d'Annette.

Quelle joie, ou, tout au moins, quelle consolation pour lui ! Entrée dans cet ordre d'idées, Mme Lapierre se sentit plus rassurée.

Du moment où le duc de Kandos était ruiné, ni lui ni les siens n'avaient plus rien à craindre de Louis Orléans,

Ce bandit ne pouvait tenir aux de Kandos que pour leur fortune.

La fortune partie, il les fuirait, lui aussi, comme la peste.

Sa démarche auprès de sa femme prouvait tout simplement qu'il ignorait ce malheur.

Maintenant, il le savait.

C'était pour cela qu'elle ne l'avait pas retrouvé, quand la duchesse était partie.

Il savait ce qu'il voulait savoir.

Et, le sachant, il avait disparu, comprenant qu'il n'y avait plus rien à faire pour lui dans cette maison.

Mais alors, il ne reviendrait plus rue des Trois-Couronnes.

Ce qui l'y ramenait, c'étaient leurs rapports communs avec la noble famille du duc.

N'ayant plus rien à tirer d'eux, puisqu'ils étaient pauvres, il n'aurait plus de raison de se mêler à leur vie et à la vie de Gaston.

Elle poussa un long soupir de soulagement.

Plus elle creusait ces idées, plus elle s'avangait dans cette voie, plus elle se sentait reprendre à la vie et à l'espoir.

D'abord, elle avait résolu de ne point parler à Gaston de la venue de son père.

Maintenant, au contraire, elle était décidée à tout lui dire.

Tout... sauf naturellement les horribles menaces et les affreux traitements que lui avait fait entendre et subir le misérable.

Mme Lapière eût été moins rassurée si elle avait pu voir ce qui se passait au dehors, à l'endroit où elle établissait, dans son esprit, faute de savoir la vérité, une situation si contraire à la réalité.

En effet, Louis Clermont, vers la fin de la conversation entre les deux femmes, comprenant qu'il n'apprendrait rien de plus, en écoutant à la porte, s'était esquivé sans bruit, et avait gagné la rue. L'important pour lui, c'était d'avoir retrouvé la duchesse.

Par elle, il retrouverait les autres, pensait-il.

Pour cela, il suffisait de savoir où elle demeurait à présent.

Et, pour le savoir, il suffisait de la suivre.

Le bandit s'était donc embusqué, dans la rue, à l'ombre d'une vieille porte cochère, décidé à attendre la sortie de Jeanne.

Il n'eut pas longtemps à attendre.

Moins de dix minutes après qu'il eut pris place, il aperçut la « petite duchesse » qui passait le seuil de la maison où habitaient sa femme et son fils.

Bien que Jeanne fût vêtue de noir des pieds à la tête, et enveloppée d'un long châle de laine qui dissimulait sa taille fine et aristocratique ; bien qu'une épaisse voilette cachât complètement ses traits, l'intendant Bernard la connaissait trop bien pour s'y tromper.

Il se mit donc à la suivre, à distance, prenant les plus grandes précautions pour n'être point aperçu d'elle et ne pas éveiller ses soupçons.

Jeanne marcha, d'abord, vaillamment, de son pas léger de femme du monde.

Mais son lourd paquet ne tarda pas à lui peser.

Elle le changeait de bras, le plaçait dans différentes positions.

Bientôt son pas, rapide au début, devint plus lent.

Au bout d'un quart d'heure, elle dut s'arrêter pour appuyer le fatéau contre le rebord en saillie d'une vieille muraille.

Alors, tirant un mouchoir de sa poche, et soulevant sa voilette, elle s'essuya le visage.

Elle était en sueur, haletante.

Après une minute de repos, cependant, elle reprit sa marche.

L'ex-forçat la suivait toujours, dispos et léger, lui.

Il eût bien voulu lui prendre son paquet, non pour la soulager, non par pitié, mais pour aller plus vite au but de cette course qui était longue.

Elle dura plus d'une heure.

Jeanne gagnait l'ancien quartier de la Batto-des-Moulins, qui, à cette époque, n'était pas démoli.

Enfin, elle entra dans une petite rue que l'ancien gauchon ne connaissait pas, et dont il ne put lire le nom, et s'arrêta devant une maison de triste aspect, où un large écriteau de bois, en saillie, portait cette mention :

CHAMBRES ET CABINETS GARNIS.

Bien qu'il fût tard déjà, la porte de la maison était ouverte, et un gros homme rougeaud et vulgaire s'y tenait debout, la tête couverte d'une calotte de velours usé.

— Ah ! vous voilà enfin, madame Pruneau, s'écria le gros homme en apercevant Jeanne. Je vous attendais avec impatience.

— Qu'y a-t-il ? demanda Jeanne d'une voix entrecoupée par la fatigue et la palpitation que lui causaient les efforts qu'elle venait de faire.

— Votre mari est fort malade !

— Malade ! Oh ! mon Dieu ! depuis quand ?

— Il y a deux heures, ma femme, en passant devant la porte, a entendu des gémissements...

Elle est entrée. Le pauvre homme râlait, étendu par terre. Il a une fièvre de cheval... le délire... Elle n'osa le quitter... et je vous guettais pour vous prévenir.

— Ah ! mon Dieu ! mon Dieu ! balbutia Jeanne, et, laissant tomber son paquet qui la gênait, elle s'élança dans l'escalier, et le gravit en courant.

Louis Clermont s'était rapproché, pendant cette courte conversation.

Il avait tout entendu.

— « Bueno ! » se dit-il. Ils sont ensemble ? C'est là qu'ils demeurent. Il a repris son nom de Pruneau. N... de D... ! pourvu qu'il n'aille pas crever ! Je serais ruiné.

Alors, entrant dans la maison, derrière le gros homme rougeaud qui avait ramassé le paquet, et le portait dans le bureau, ainsi qu'il appelait ce logis :

— Pardon, monsieur, lui dit Clermont, c'est bien ici que demeurent M. et Mme Jean Pruneau ?

— Oui, monsieur. Au 5^{me}, la porte à droite No 36.

— Merci, j'y monte.

— Le pauvre monsieur est bien malade.

— Ah ! vraiment ? J'y cours, alors ! c'est un vieil ami.

Et M. Bernard gravit à son tour l'escalier que venait de gravir la femme de Couchillo.

XIV

L'AMOUR

L'escalier était raide, étroit, glissant.

L'air y manquait, et l'on y sentait cette odeur d'humide et de renfermé des maisons mal entretenues, et que le soleil ne réchauffe jamais.

Après avoir mesuré rapidement les premiers étages, le bandit ralentit son allure, assourdit son pas.

Il entendait deux voix de femmes, au-dessus, qui parlaient avec une certaine précaution, et parmi lesquelles il reconnaissait la voix de Jeanne.

L'escalier était obscur, mais un peu de lumière venant de l'étage supérieur lui annonçait que la porte de la chambre occupée par son ancien compagnon et sa femme devait être ouverte.

Il enjamba encore quelques marches, puis, au tournant de l'escalier, il aperçut, en effet, une chambre, ou plutôt un cabinet sordide, dont un lit de fer remplissait plus de la moitié.

Dans le lit, il reconnut Cuchillo, couché, le visage empourpré, les yeux hagards ; près du lit deux femmes.

Une créature d'âge incertain, et Jeanne.

Une mauvaise chandelle brûlait sur une tablette de bois blanc, à la tête du lit.

La femme qui se trouvait avec Jeanne et qui devait être l'épouse du gros rougeaud de la loge, achevait de raconter à la « petite duchesse », comment elle avait trouvé son mari, presque sans connaissance, balbutiant des mots sans suite, et comme elle était parvenue, non sans peine, avec l'aide d'une voisine, à le hisser sur son lit.

Maintenant, il était plus calme.

D'ailleurs, puisque sa femme était là, le resto la regardait.

Mme Manouri, c'était le nom de la portière, allait redescendre dans sa loge où l'appelaient ses affaires.

Si on avait besoin de ses services, li n'y aurait qu'à lui faire un signe.

Mais le plus pressant c'était de faire guérir un médecin, car le pauvre homme paraissait bien malade.

Ceci dit, Mme Manouri se retira en hochant la tête d'un air entendu et qui semblait indiquer qu'elle n'aurait rien de bon du malade et de la maladie.

Louis Clermont se jeta vivement dans une encoignure sombre, pour laisser passer la concierge, sans être vue d'elle, et reprit, après son passage, son poste d'observation sur l'escalier.

Cela lui était d'autant plus facile, que la concierge avait laissé la porte entr'ouverte, pour éclairer son départ, et que Jeanne, penchée sur son mari, ne songeait pas à la fermer, on ignorait peut-être qu'elle fût restée ouverte.

Elle avait passé un bras sous le cou du malade, pour le soulever doucement, elle couvrait son front brûlant et moite de baisers ardents, en lui disant avec des sanglots étouffés :

—Jean, me reconnais-tu ? Cuchillo, regarde-moi. Je t'aime, tu le sais, je t'aime !

A ces paroles, à cette voix, le malade s'agita et leva ses yeux égarés vers celle qui le caressait en l'appelant.

Il sembla retrouver un peu d'intelligence, car un sourire apparut sur ses lèvres desséchées par la fièvre.

—Jeanne, berce-moi ! murmura-t-il. Je suis ton enfant ! Protège-moi, défends-moi...

Oh ! que j'ai soif ! ajouta-t-il plus bas.

Et ses yeux se refermèrent.

—Mon Dieu ! mon Dieu ! fit Jeanne en se redressant avec effroi ! Nous n'avons pas d'argent ! Comment le soigner ? Comment le sauver ?

Jamais elle ne l'avait tant aimé !

En apprenant ce qu'il était, elle avait en un premier mouvement de désespoir et d'indignation.

Croire qu'on a épousé le fils du duc de Kandos ;

Croire qu'on est la femme légitime d'un honnête homme, quels qu'aient été ses torts de jeunesse ;

Puis, apprendre, tout à coup, qu'on est la concubine d'un ancien forçat, d'un homme couvert de deux meurtres, d'un faussaire, d'un misérable qui a volé son nom et sa fortune dans

le sang de son frère, il y avait de quoi la rendre folle, ou, tout au moins, lui inspirer une telle horreur que tout fut brisé, rompu à jamais, entre elle et ce coupable.

Oh ! d'abord, elle n'hésita pas.

Elle n'éprouva qu'une immense douleur, et qu'un immense mépris, et ce fut soudainement, sans arrière-pensée, qu'elle lui répondit :

—Vous forcez bien de vous tuer !

En le quittant, elle remonta dans sa chambre, décidée à partir, ne pleurant pas, frissonnant seulement, comme au sortir d'un spectacle hideux, ayant hâte de quitter ces lieux, où elle avait été si heureuse, ayant la sensation d'une souillure ineffaçable.

Arrivée chez elle, elle prit vivement un chapeau, un pardessus, pour faire au plus vite.

Où aller ?

Elle n'y songeait même pas !

Que devenir ?

Peu lui importait !

Elle ne comprenait qu'une chose :

C'est qu'elle portait un nom volé, et qu'elle voulait le rejeter à l'instant.

C'est qu'elle mangeait un pain volé, depuis qu'elle avait épousé cet homme ; et elle en avait des nausées.

C'est qu'elle avait appartenu à ce faussaire, à ce forçat ; et toute sa chair en frémissait.

Mais, au moment de partir, elle se rappela qu'elle ne voulait pas laisser derrière elle des lettres de cet homme à elle, où il lui disait qu'il l'aimait : son journal de jeune fille, que nous connaissons, où elle disait qu'elle aimait Paul de Kandos, et où, après avoir vu Cuchillo, elle répétait :

—Je l'aime ! Il est bien tel que je l'ai rêvé.

—Il faut détruire cela ! pensa-t-elle. Cela n'appartient. Toute trace de mes rapports avec lui doit disparaître.

Elle s'assit résolument devant son bureau, l'ouvrit, en tira un paquet de lettres, et les feuilleta où s'était confusé son cœur de jeune fille.

Sa main tremblait.

En les prenant, elle les laissa échapper.

Ils se répandirent devant elle, et ses yeux tombèrent sur ces lignes qu'elle avait écrites, autrefois, parlant de Paul de Kandos et de la Mariquita :

« Lui, il l'adorait !

« Ah ! il n'a pas eu de bonheur !

« Si elle l'avait aimé, elle l'eût ramené au bien.

« On dit qu'il a été lâche envers elle, qu'il lui pardonnait tout !

« Il me semble que c'est en cela que consiste l'amour.

« Peut-on aimer et rester maître de soi ?

« Peut-on aimer et condamner celui ou celle qu'on aime, alors même qu'on le sait coupable ?

« S'il en était ainsi, qu'est-ce qui distinguerait l'amour des sentiments ? »

En lisant ces phrases que le hasard jetait sous ses yeux, et qui semblaient une réponse indiscrète à ses sentiments actuels, elle tressaillit.

Ses yeux ne pouvaient s'en détacher.

Elle resta longtemps pensive.

Peu à peu, elle revit Cuchillo à ses pieds, pâle et tremblant,

mais le visage empreint d'une résignation désespérée qui ne manquait pas de dignité.

Elle l'entendait.

Il lui disait :

« J'étais un bandit, et tu m'a fait un honnête homme. Ton amour m'avait relevé, ennobli, épuré. Depuis que je t'aimais, j'étais devenu un autre être. J'avais le regret de mon passé. J'essayais de me rendre digne de toi. »

Et il ne demandait pas grâce.

Rien de vil ou de lâche dans ses sentiments.

Nul regret de la fortune et du nom perdus,

Elle seule, voilà ce qu'il regrettait.

Et son amour, et son estime !

Il était prêt à mourir, sans phrase et sans emphase.

Où qui le tuait, c'était son mépris à elle, rien d'autre !

Et comment cette révélation effroyable s'était-elle produite ?

Y était-il contraint ?

Non !

Qu'il acceptât le mensonge de Mariquita, qu'il consentit à la suivre, à vivre avec elle, à abandonner Jeanne, et il gardait tout !

Et il restait riche, et il restait duc de Kandos.

Mais il avait préféré tout à l'idée de quitter celle qu'il aimait, à l'idée de paraître ne plus l'aimer.

Entre Jeanne et la fortune, il n'avait pas hésité.

Il avait répondu :

« Si je ne puis être à elle, je ne serai à personne. Je lui dirai tout. Elle saura jusqu'où allaient ma passion et mon dévouement. »

Il avait même consenti à ne plus être aimé d'elle ; chose horrible ! à être méprisé d'elle, à lui faire horreur !

Oh ! oui, il l'aimait !

Jamais femme avait elle été aimée autant ?

Et pourtant la Mariquita aussi l'adorait.

Elle était belle, cette femme, encore !

Elle lui avait donné des preuves de dévouement.

Elle lui avait sacrifié son talent, sa fortune aussi, même sa vie.

Elle était venue pour venger sa mort...

Mais Jeanne, qu'avait-elle fait pour lui ?

Rien !

Elle avait consenti à être sa femme, quand il était riche et gentilhomme !

La belle affaire !

La bonne affaire plutôt.

Et, quand elle avait appris ce qu'il était, elle l'avait repoussé.

Mariquita ne l'avait pas repoussé !

Mariquita l'avait aimé, quand il était gaucher, quand il était misérable, sachant d'où il venait, ce qu'il avait fait.

Ce n'était pas Paul de Kandos, duc et millionnaire, qu'elle était venue chercher à Paris, c'était Cuchillo, le forçat !...

Mariquita l'aimait comme Jeanne était aimée de lui.

Elle se releva, fit quelques pas.

Tout à coup, elle se pressa le front avec violence.

— Je l'aime ! dit-elle, je l'aime toujours !

Elle en eut, d'abord, comme une rage folle.

(A CONTINUER.)

Commencé le 18 Mai 1887 — (No 386).

Hâtez-vous de profiter des immenses avantages que nous donnons actuellement. Voyez la liste de nos primes.

LES FORÇATS DE L'AMOUR

TROISIÈME PARTIE — BALBIANINO

V1

Quand il revint à Balbianino, il trouva ses soldats occupés à un jeu bien digne de leur ignorance : ils tiraient à la cible sur les statues de saints. J'ai vu la marque de leurs balles ; elle y est encore, et un saint Augustin a ou le bras cassé.

— Mon commandant, un prisonnier, dit le chef de poste.

— Où est-il ?

— Ici, dans cette vieille église.

— Qu'on l'amène. C'est un Italien ?

— Oui, mon commandant.

— Et il s'appelle ?...

— Le comte Dandolo, dit une voix grave.

Et Andrea, pâle, ses habits en désordre, se présenta debout sous la porte.

Armand devint plus pâle que lui.

— Ah ! c'est vous ? dit-il.

— C'est moi. Vous savez ce que je viens faire, qui je viens chercher ici ?

— Oui... oui... qui vous venez chercher... je sais...

— J'espère que vous allez donner des ordres pour qu'on me rende ma belle-sœur, mes gens.

— Votre belle-sœur ?... vos gens ? certainement, quand vous voulez.

— A l'instant même. Où est madame Dandolo ?

— Peu m'importe ce que vous en penserez, s'écria le jeune fou en éclatant, madame Dandolo ne sortira pas d'ici !

— Je me trompe, je dois me tromper, insista le comte : ce n'est pas vous, monsieur de Nareil, ce n'est pas vous qui parlez ainsi. La comtesse est libre, elle va me rejoindre, et nous partons à l'instant.

D'un geste impérieux, Armand éloigna les témoins de cette scène.

Le comte était libre, mais désarmé.

Une seule personne pouvait les entendre : c'était Ormentis, tapi derrière un platane ; sa connaissance avec les deux parties lui avait assuré une neutralité dont il usait largement pour le bien de tous, autant que cela dépendait de lui.

— Monsieur Dandolo, continua M. de Nareil, vous êtes le mari d'une femme que j'aime depuis dix ans, que j'ai poursuivie depuis dix ans, à travers tous les obstacles ; cette femme est en ma possession, vous venez la réclamer ; que feriez-vous à ma place ?

— Je ferais ce que j'ai déjà fait, monsieur, je rendrais la liberté à mon rival.

— Et vous conserveriez Amaranthe ? Vous avez raison ! c'est de ce que vous avez déjà fait. Partez donc, monsieur le comte ; mademoiselle de Sainte-Même, vos domestiques, vos bagages vous suivront où il plaira de vous faire conduire, avec un laissez-passer vous mettant à l'abri de toute inquiétude.

— Monsieur, je ne partirai pas sans madame Dandolo.

— Vous êtes prisonnier de guerre, pris les armes à la main ; on m'en a fait le rapport ; à votre arrivée, vous avez tenté de vous défendre. Vous êtes donc dans la catégorie de ceux qu'on fusille sans procès.

J'en suis le maître : un mot de moi, et, au lieu de ces hochets de marbre, c'est vous qui servirez de but à mes soldats.

— Quand il vous plaira : je suis prêt.

— Partez donc ! Ne voyez-vous pas que je recule ? Ne voyez-vous pas que je résiste de toutes mes forces à la tentation qui me pousse ?

Si vous restez, si vous prononcez encore son nom, si vous réclamez vos droits, je ne serai plus maître de ma jalousie, je me débarrasserai d'un obstacle : c'est vous qui l'aurez voulu.

Au moment même, la comtesse descendit en courant la pente et tomba comme une bombe entre deux ; se jetant au cou de son mari :

— Vous n'oserez pas ! dit-elle.

Le premier mouvement d'Armand fut la surprise ; mais la durée d'un éclair suffit pour le remettre.

Ses passions contenues par ce qu'il avait entendu depuis la veille se déchaînèrent ; ses mouvements impétueux révélèrent cette agitation.

Il porta la main à son épée ; il eût cloué le comte à la muraille, sans la crainte de blesser sa femme, qui le tenait embrassé.

Il sentit le désavantage que lui donnait cette frénésie dans un moment aussi grave, et appelant à lui toute la puissance de son organisation, il se força à une tranquille colère.

— Sergent ! cria-t-il, à la porte du corps de garde établi dans l'ancienne église, un peloton de dix hommes, les armes chargées, prêt lorsque je le demanderai ; d'ici là qu'on me laisse !

Il reprit sa promenade sur la terrasse, au bout de laquelle le comte et la comtesse, appuyés l'un sur l'autre, près d'une charmille, se parlaient bas.

Armand se faisait une violence surhumaine, il commandait à sa fureur.

Ces combats se reflétaient sur son visage, d'une pâleur effrayante.

Après plus de dix minutes de silence, il s'arrêta devant le groupe désolé, et fixant ses regards sur le comte, il lui dit :

— Vous me connaissez, monsieur, vous savez depuis longtemps quelle passion fatale m'attache à la femme que vous m'avez ravie ; vous savez encore, car vous autres, inquisiteurs d'État, vous savez tout, et vous l'étiez, j'en ai les preuves ; vous savez, dis-je, ce que j'ai fait, ce que j'ai risqué pour me rapprocher d'elle ; vous connaissez mon indomptable caractère, et quand je vous aurai dit : Je l'ai, je la veux, je la garderai ! vous ne douterez pas que ma décision ne soit irrévocable.

Amaranthe se pressa davantage contre son mari.

— Vous allez être fusillé comme un chien, c'est mon droit ; j'en ai l'ordre formel : si je vous sauve, je manque à mon devoir. Il dépend de la comtesse que vous viviez ou que dans dix minutes votre corps percé de balles soit à ses pieds, inanimé...

— Mon Dieu ! s'écria la comtesse.

— Vous l'avez entendu. Les armes sont chargées. Je ne m'emporte plus, vous le voyez, je parle avec calme, j'ai une résolution ferme, et quelle que soit votre décision, je suis sûr de vous conserver. C'est à vous de choisir.

Armand disait vrai : il était plus effrayant dans sa tranquillité que dans sa fureur de la veille. On y voyait une décision immuable.

La comtesse la sentit à ce froid mortel que les impassibilités portent au cœur, dans les grandes circonstances de la vie. Elle se tourna vers son mari, elle s'agenouilla à ses pieds.

— Monsieur le comte, lui dit-elle d'une voix ferme, dans une

circonstance aussi solennelle, où il s'agit de votre vie et de l'honneur de votre maison, que m'ordonnez-vous de faire ?

— Il faut que je meure, Amaranthe !

— Et lorsque vous serez mort, cet homme ne lâchera pas sa proie. Je puis bien vous jurer de vous suivre, mais il a la force, et je n'arriverai probablement que souillée devant vous.

Armand suivait de l'œil tous les mouvements du comte ; il le vit pâlir, se consulter en lui-même, entourer sa femme de ses bras et la soulever de terre : il devina son projet.

Plus prompt que la pensée, avec sa force herculéenne, il se jeta sur lui, lui arracha madame Dandolo, le tint d'une main seule, et, appelant ses hommes, il dit d'une voix aussi ferme que sa volonté :

— Attachez cet homme !

L'ordre fut exécuté.

Un geste d'Armand congédia les soldats, auxquels le patriote et la noble dame n'avait pas daigné demander un secours inutile.

— Maintenant, madame, vous pouvez délibérer sans influence. Je vous attends.

La comtesse ne l'entendait pas : son attention se concentrait sur son mari ; elle semblait se consulter, le consulter lui-même du regard, et ce regard chaste, assuré, était lui seul une garantie contre une lâcheté.

Ce silence n'était interrompu que par le sable qui criait sous les pas d'Armand et les pierres qu'il faisait rouler dans le lac.

— Andrea, dit la jeune femme en mettant la main sur son sein, mon Andrea, mon bien-aimé, je ne puis me résoudre à vous perdre, à me perdre moi-même, et ce malheureux avec nous, lorsque j'ai le moyen de nous sauver tous.

J'ai rempli plus que mon devoir, et Dieu, j'en suis sûr, n'en exige pas davantage.

Attendez-moi ici, Armand ; jurez-moi sur votre vie que d'ici à mon retour il ne sera rien fait au comte ; et si je ne vous apporte pas une réponse sans réplique, vous ferez de lui et de moi ce que votre haine désirera.

— Allez ! je vous le jure ; mais je vous attends !

La comtesse s'approcha d'Andrea, déposa un long baiser sur son front pâle, en lui disant :

— Et vous aussi, attendez-moi, mon ami.

Puis elle monta vers le pavillon supérieur, d'un pas lent, mais ferme ; elle allait accomplir une grande œuvre, elle allait se parjurer, mais pour sauver son mari, pour empêcher un grand crime : sa conscience lui dictait son devoir.

Pendant son absence, les deux hommes ne prononcèrent pas un mot.

Elle revint, au bout de quelques minutes, accompagnée de sa sœur, et portant la cassette léguée par madame de Sainte-Même, dont il a été question au commencement de ce récit.

Aurora la suivait à regret ; lorsqu'elle aperçut Armand, elle s'arrêta et resta appuyée contre la muraille.

Madame Dandolo avait repris sa sérénité ; elle regarda M. de Nareil d'un œil assuré.

— Ordonnez qu'on ôte les liens dont vous déshonorez ces mains généreuses : je vous engage ma foi qu'il ne sera rien tenté pour me soustraire à votre tyrannie.

Armand délia lui-même les cordes dont les bras du comte étaient rougis.

— Pour entendre ce que je vais dire, mon mari doit être libre et debout.

Je vais trahir un secret confié par la mort, je vais manquer au plus solennel des serments ; si je fais mal, que le châtimeut retombe sur moi seule.

Il faut que tous les mystères cessent entre nous quatre, qui nous appartenons de si près, puisque je ne puis empêcher un sacrilège que par cette révélation terrible.

Armand, si je vous ai aimé, si je vous aime en dépit de tout, en dépit de vos fautes, de vos crimes même, en dépit de vos précautions et de vos infamies, c'est que ma mère fut votre mère, c'est que vous êtes mon frère, entendez-vous ?

— Mon Dieu ! s'écria Aurore en s'élançant vers la comtesse, et le mien aussi, apparemment ?

— Et le votre aussi, Aurore ; voilà pourquoi je vous ai arrachée à son amour.

La pauvre enfant n'en entendit par davantage : elle tomba raide au pied de sa sœur.

Madame Dandolo la releva, l'appuya sur ses genoux avec la sollicitude d'une mère.

Armand restait immobile, la tête basse, les bras attachés au corps, pendant que le comte secondait sa femme et transportait mademoiselle de Sainte-Même dans son appartement.

En les voyant partir, le jeune homme sortit de sa léthargie et les suivit en leur disant, avec la brusquerie d'une grande douleur :

— Laissez cette enfant au chirurgien et donnez-moi les preuves de ce que vous dites, si vous ne voulez pas que je me brise la tête contre ces rochers.

Armand montra du doigt la cassette.

— Qu'y a-t-il là-dedans ? demanda-t-il d'une voix tremblante.

— Les secrets de notre mère, l'honneur de notre famille.

— Il est donc bien sûr que je suis votre frère, et que mon amour ?...

— Doit changer de nom, Armand. Vous avez pris l'instinct de la nature pour celui de la passion.

— Oh ! j'ai pris le lot du malheur dans la main de la destinée ! murmura-t-il. Quel fut mon père ? demanda-t-il ensuite.

— Le chevalier de Sainte-Même, le cousin de mon père : nous sommes doublement de la même race.

— Grand Dieu ! s'écria le comte en rougissant.

— Ma mère fut innocente, monsieur ; elle apprit trop tard le crime qu'elle a expié toute sa vie.

— Achevez ! achevez ! poursuivit Armand, j'ai hâte de tout savoir ; plus tard, je n'aurais pas le courage de l'apprendre.

— Hélas ! c'est une triste histoire. Ma mère était orpheline de la Louisiane, orpheline et fort riche ; elle avait pour tuteur M. de Sainte-Même, notre aïeul, qui la fit venir en France.

On l'éleva près de lui, avec son neveu, votre père, Armand, auquel vous ressemblez d'une manière frappante : aussi ma malheureuse mère vous a-t-elle « soupçonné » à la première vue.

Les deux jeunes gens s'aimèrent, M. de Sainte-Même feignait de n'en rien voir, sont projet étant de marier ma mère à son fils dont le caractère, la conduite, les inclinations promettaient à sa pupille un bonheur que le chevalier ne pouvait lui offrir.

Mon oncle était beau comme vous l'êtes. Il passait sa vie à la cour et surtout au Temple, où M. le prince de Conti le prit en grande affection, malgré ses égarements.

Quand ma mère eut dix-huit ans, son tuteur lui annonça ses résolutions.

Elle n'osa point résister, celui qu'elle aimait était loin. Elle implora la bonté de mon aïeul ; elle lui voua ses engagements.

Il lui répondit que, par tendresse pour elle, il ne consentirait

jamais à la donner à un pareil vaurien ; qu'il la mettait sous la protection de son fils, le meilleur, le plus noble, mais aussi le plus sévère des hommes ; que lui seul pouvait la sauver et la garantir des poursuites du chevalier, et qu'il fallait tout à l'heure devenir sa femme.

Elle était timide, elle n'insista pas ; elle se résigna en souffrant mille morts, mais persuadée, d'après les discours de son tuteur, que mon oncle s'était joué d'elle, qu'il ne l'aimait pas et qu'il ne voulait que sa perte.

Elle l'aimait toujours, néanmoins ; elle donna sa main sans son cœur.

Le chevalier voyageait au loin.

Mon père occupait un poste élevé dans la diplomatie.

(A SUIVRE)

Commencé le 10 Mars 1887 — (No 376).

SOUVENIR DE LA GUERRE FRANCO-PRUSSIENNE

En 1870, les Prussiens traversaient le village de Draveil (Seine et Oise).

Au moment où ils passaient devant un orphelinat de jeunes filles, dirigé par des religieuses de Saint-Thomas de Villeneuve, un coup de feu retentit.

Supposant que le coup était parti de la maison de l'orphelinat, ils l'envahissent.

Ils la parcourent en tous sens et ne trouvent qu'un homme, le jardinier, blotti dans sa chaumière et terrifié.

Les Prussiens le saisissent, le traînent au dehors devant la grande porte, le font mettre à genoux et l'accablent au mur pour le fusiller.

Cet homme, vieux serviteur de la maison, n'était pas l'auteur du fait qu'on lui imputait.

Français, il ne comprend pas l'allemand et ne peut s'expliquer.

Déjà, l'officier prussien commande, et les soldats vont faire feu.

Alors, une femme s'élançant, court au peloton et se place hardiment entre le condamné et les canons de fusils braqués sur lui.

Elle ouvre les bras en croix et crie aux soldats :

« Cet homme est innocent... Avant de le frapper, vous me tuez. »

Cette femme, âgée de quatre-vingts ans, était fille du marquis Raigeocourt, veuve du comte de Beufvier, filleule de M^{me} Elisabeth, sœur de Louis XVI.

Depuis soixante ans elle portait l'humble habit des religieuses de Saint-Thomas de Villeneuve, consacrant sa vie, sa fortune, ses rares qualités de cœur et d'esprit au service des pauvres et des enfants.

Dans toute la contrée, chacun l'appelait notre mère.

Aux jours de l'invasion prussienne, la bonne mère, au péril de sa vie, avait sauvé la vie d'un pauvre vieux serviteur.

A NOS LECTEURS

Nous prions nos abonnés et nos lecteurs de prendre en considération les immenses avantages que nous offrons présentement et d'en faire part à leurs amis. Voyez la dernière page.

Pour avoir droit à ces primes il suffit de payer un abonnement ou de le renouveler à échéance.

SUR UN BANC

Sur un banc, dans une des rues populeuses de Paris, un petit garçon de sept ou huit ans était assis.

C'était un jour d'hiver, il faisait très froid. L'enfant était en haillons. Ses joues étaient pâles, ses lèvres bleues.

Il avait longtemps erré, puis il s'était assis sur ce banc, et il levait sans cesse les yeux vers le ciel gris, d'un air inquiet.

Personne ne semblait prendre garde à lui. Chacun se hâtait, pressé par le froid. D'ailleurs un enfant triste et mal vêtu n'est pas chose tellement rare dans la grande ville, qu'on y prenne garde !

Un passant, cependant, finit par le remarquer. C'était un de ces hommes trop peu nombreux, dont la sympathie est toujours en éveil, et dont le cœur généreux bat plus vite dès qu'une infortunée se trouve sur leur chemin.

Celui-là vit d'un coup d'œil ce qu'aucun autre passant n'avait vu, ou ne s'était soucié de voir : il vit que l'enfant était seul quoique tout petit ; il vit qu'il avait froid, qu'il avait pleuré, qu'il devait avoir faim. Il s'approcha.

« Que fais-tu là, petit ? dit-il. Attends-tu quelqu'un ? »

—Oui, répondit l'enfant. J'attends que Dieu vienne me chercher.

—Que veux-tu dire ?

—Il a déjà envoyé chercher, l'an dernier, mon père et mon petit frère, pour les avoir dans sa maison du ciel ; et hier, à l'hôpital, ma mère m'a dit qu'elle allait partir, mais que Dieu ne m'abandonnerait pas pour sûr. Maintenant, continua le pauvre petit, dont les yeux étaient pleins de grosses larmes, je n'ai personne pour m'embrasser ni pour me donner à manger et voilà longtemps que je regarde là haut si Dieu vient, comme ma mère a dit ; mais je ne vois rien du tout. Pourtant Dieu viendra tout de même, si je l'attends encore un peu, n'est-ce pas, monsieur ?

—Oui, mon garçon, dit le passant ému. Personne n'attend jamais Dieu en vain. Il m'a envoyé pour prendre soin de toi. Viens avec moi, je ne te laisserai manquer de rien. »

Les yeux de l'enfant brillèrent, et il y eut comme un éclair de triomphe sur son visage :

« Je savais bien que Dieu viendrait ou enverrait quelqu'un, dit-il, car ma mère ne fait jamais de mensonge. Mais comme vous avez été longtemps en route ! »

VARIÉTÉS

Une femme doit être très-économe de ses cheveux... surtout lorsqu'elle fait la cuisine.

* * *

Deux amis causent en se promenant :

—Vous voyez ce monsieur, là-bas, eh bien ! il a contribué à essuyer bien des larmes.

—Que son bon cœur soit béni. Comment cela donc ?

—Il est marchand de mouchoirs !

* * *

Un provincial, nouvellement débarqué, se rend dans une grande imprimerie de Paris, et demande à l'apprenti typographe quelle est la règle générale en fait de ponctuation.

—C'est bien simple, lui répondit le malin-garçon : je commence jusqu'à ce que je perde la respiration, alors je mets une virgule ; lorsque je baille, je mets un point et virgule, et lorsque j'ai besoin d'une chique de tabac, je fais un aliéna.

NOS PRIMES

COLLECTIONS DU « FEUILLETON ILLUSTRÉ »

Les avantages que nous offrons maintenant aux personnes qui aiment à lire ne peuvent être surpassés, disons plus : n'ont et ne seront jamais égalés. En effet il suffit de jeter un coup d'œil sur la liste suivante pour se convaincre qu'il est impossible de se procurer autant de littérature choisie et variée pour une somme aussi minime que le prix de l'abonnement.

Toute personne s'abonnant au FEUILLETON ILLUSTRÉ ou qui renouvelle son abonnement à échéance pour une année, reçoit gratuitement (à son choix) les feuillets suivants complets de l'une des séries ci-dessous :

PREMIÈRE SÉRIE—Le Roi des Voleurs ; Le Trésor de Strongsey ; Les Héritiers du Poignard ; Le Secret de l'Intendant ; Le Duc de Kandos ; Les Deux Duchesses ; Les Forçats de l'Amour (ces deux derniers sont maintenant en cours de publication) ; L'Homme des Grèves ; Le Crime d'un autre ; L'Amour à l'Épée ; Un Noviciat ; historiettes, variétés, etc., etc.

DEUXIÈME SÉRIE — Les Aventures du Capitaine Vatan ; La Dame de Pique ; La Fille de Marguerite ; L'Homme des Grèves ; L'Amour à l'Épée ; Le Crime d'un Autre ; Un Noviciat ; historiettes, etc., etc.

Aucun des feuillets ci-dessous (complet et au choix) sera envoyé franco, sur réception de 50 cents :

Le Capitaine Vatan — Une Vengeance de Peau-Rouge — La Fille de Marguerite — Le Roi des Voleurs — Les Héritiers du Poignard — Le Secret de l'Intendant — Le Duc de Kandos et Les Deux Duchesses.

Les prix que coûteraient actuellement ces feuillets en librairie, varient entre \$2.00 et \$5.40 chacun.

Toute personne qui nous fera parvenir l'abonnement de quatre nouveaux souscripteurs, pour un an ou plus, ou qui s'abonnera pour trois ans recevra gratuitement tous les feuillets ci-dessus énumérés et les suivants :

Exili l'Empoisonneur — Une Vengeance de Peau-Rouge ; — La Demoiselle du Cinquième — Le Testament Sanglant.

Les histoires ci-haut mentionnées, réunies ensemble, ont coûté et coûteraient encore plus de \$25 dans les librairies.

Nous n'envoyons aucune prime ni le commencement d'aucun feuilleton avant d'avoir reçu le montant de l'abonnement.

CONDITIONS D'ABONNEMENT

Les conditions d'abonnement à notre journal sont comme suit : Un an, \$1.00 ; six mois, 50 cts, payable d'avance. On ne peut s'abonner pour moins de six mois. Les abonnements partent du 1^{er} de chaque mois. Pour la ville de Montréal (livré à domicile), 50 cts en plus par année.

Tout semestre commencé est payable en entier.

Aux agents, 16 cts la douzaine et 20 p. c. de commission sur les abonnements, le tout payable à la fin du mois.

Nous ne serons responsables d'aucune lettre contenant des valeurs qui nous serait adressée sans être enregistrée.

MORNEAU & C^{IE}, ÉDITEURS,
Boîte 1986 475 Rue Oraig, Montréal.